

Michel J.F. Dubois

Vivre dans un monde sans croissance

Quelle transition énergétique ?



DESCLÉE DE BROUWER

Vivre dans un monde sans croissance

Du même auteur

Le rire de Sisyphe, contes philosophiques, Éditions Baudelaire, Lyon, 2012.

Aux portes des cieux, contes philosophiques, Éditions Baudelaire, Lyon, 2012.

La Saga des cent-mots, roman, Paris, Thélès, 2013.

Le vivant et l'indéterminé. Tome I : *Action intentionnelle, cerveau et physique quantique*, Éditions universitaires européennes, 2013.

Le vivant et l'indéterminé. Tome II : *Les modalités de l'action intentionnelle*, Éditions universitaires européennes, 2014.

La métaphore et l'improbable. Émergence de l'esprit post-scientifique?, Paris, L'Harmattan, 2015.

Michel J.F. Dubois

Vivre dans un monde sans croissance

Quelle transition énergétique ?

« L'époque en débat »

DESCLÉE DE BROUWER

*Collection « L'époque en débat »
dirigée par Vincent de Gaulejac,
Florence Giust-Desprairies,
Fabienne Hanique et Jean-Philippe Bouilloud*

La construction de l'avenir dépend de la compréhension du présent. La collection « L'Époque en débat » propose à des chercheurs en Sciences humaines et sociales de présenter leurs travaux de recherche à un large public. Dans ce cadre, il s'agit d'analyser les phénomènes sociaux au cœur des enjeux contemporains pour contribuer à construire la société de demain.

Pour contacter l'auteur : mjf.dubois@free.fr

© 2016, Groupe Artège
Desclée de Brouwer
10, rue Mercœur - 75011 Paris
9, espace Méditerranée - 66000 Perpignan

www.editionsddb.fr

ISBN : 978-2-220-07983-7
ISBN pdf : 9782220021461

Prologue à la nouvelle édition

Cette nouvelle édition du livre publié en 2009, sous le titre *La Transition énergétique*, se devait de prendre en compte les évolutions considérables qui ont eu lieu depuis. Il reste que le but de ce livre n'est pas de fournir des méthodes directement utilisables ou de proposer des scénarios ; il est d'aider les acteurs à réfléchir sur leurs actions, à intégrer les tendances lourdes de l'évolution humaine, à situer la problématique dans une vision qui s'enracine dans la durée.

Il existe de nombreux scénarios qui aident à penser les conséquences des différents choix. Mais leurs présupposés doivent aussi être critiqués. Si les présupposés s'opposent à des comportements ou des choix de vie collectifs qui ne sont pas dits, on ne voit pas comment ils pourraient décrire une virtualité qui se concrétisera. Chaque pays d'Europe prend des choix spécifiques. Mais il est frappant de voir que l'Allemagne est certainement le pays dont l'approche de la transition énergétique est à la fois la plus volontariste, la plus coordonnée et la plus orientée dans la durée. Observer attentivement les choix de nos voisins et même travailler avec eux serait bien préférable que de travailler solitairement.

Il est important de comparer des choses comparables. On parle de la production de gaz à effet de serre (GES) de l'agriculture sans prendre en compte le cycle naturel du carbone. En état stable sans stockage ni déstockage de carbone, les surplus importants de GES agricoles, quelle que soit la production agricole, dépendent de l'entrée d'énergie fossile, directe ou indirecte (intrants), dans le système. Une forêt peut être un puits de carbone ; mais si le bois produit est utilisé pour le chauffage, le bilan sur une longue période ne dépendra que du stockage/déstockage dans le sol. En revanche, des méthodes culturales provoquant un stockage net de carbone, compte tenu des intrants, peuvent créer un « puits de carbone », pendant un certain temps.

Il est important d'avoir une approche systémique et trop souvent la focalisation empêche de comprendre les inter-actions (énergie, climat, sol, eau...).

En dernier lieu, la croissance exponentielle du nombre des acteurs s'impliquant dans la transition énergétique conduit à réfléchir aussi à l'effet systémique d'actions multiples dont la coordination ne reste possible que par une approche probabiliste. La transition énergétique, dans le sens très large décrit ici, aura lieu, quoi qu'il advienne. Mais elle peut prendre de nombreux aspects très différents. Une vision la plus large possible ne devrait évacuer *a priori* aucune possibilité, et admettre une pluralité à la fois des niveaux d'action et de rétrocontrôle. Un dogme définitif sur ce que doit être la transition énergétique est une erreur de fond.

Préface

Le Prométhée définitivement déchaîné, auquel la science confère des forces jamais encore connues et l'économie son impulsion effrénée, réclame une éthique qui, par des entraves librement consenties, empêche le pouvoir de l'homme d'être une malédiction pour lui.

Hans Jonas

Je sais bien mais quand même...

Cet ouvrage s'inscrit dans un questionnement sur les effets écologiques et sociaux d'une croissance devenue préoccupante à l'échelle de la planète. L'auteur entend participer aux débats en cours sur les problèmes socio-économiques et environnementaux qui en découlent, et prendre part aux analyses et aux avancées nécessaires pour penser les évolutions à venir.

Le livre part d'un constat physique : un seuil a été franchi, le monde aujourd'hui se heurte au mur des limites de la planète ; l'épuisement des ressources montre que l'humanité est capable d'abolir les conditions indispensables à sa survie. Certaines ressources sont déjà détruites, entraînant une irréversibilité quant à la réponse aux besoins du présent et surtout pouvant compromettre la possibilité des générations

futures à satisfaire les leurs. La croissance qui nous a portés accumule les risques, à tel point que des « catastrophes naturelles » sont aujourd'hui imputables à nos activités humaines. C'est ainsi qu'après avoir exploité les richesses de la terre, l'expansion humaine menace aujourd'hui les ressources vitales. Cette situation anthropologique inédite, qui nous met devant la nécessité de penser et d'agir, conduit l'auteur à faire des propositions qui ont toutes pour but de rendre possible une métamorphose nécessaire, d'ordre psychique et social : inscrire nos actes et nos décisions dans une acceptation de la finitude.

En tant que scientifique, l'auteur reconnaît la valeur des réalisations de la science et de ses applications parce qu'elle est indissociable de l'émergence de la recherche rationnelle et du déploiement de nos capacités inventives. Mais aujourd'hui que l'environnement et la biosphère se dégradent au rythme de notre expansion, c'est le philosophe qui ne veut pas esquiver l'interrogation sur les finalités : quelles priorités, pour quelles décisions et pour répondre à quelle fin ? Ce sont nos modes de vie et l'ensemble de l'organisation économique qui doivent être repensés pour dépasser une situation critique qui est *in fine* d'essence politique. Mais comment (re)trouver la créativité, l'imagination, la passion de tous pour les affaires communes ?

L'auteur propose une approche de la *polis* fondée sur la participation de tous : que chacun puisse partager l'exigence démocratique qui consiste à « mettre ensemble la vie collective en situation d'alerte, d'expérience, d'exploration des retombées imprévisibles de nos actions communes » (Dewey) ; et que ces délibérations sur les choix à opérer se fassent non plus sur fond de maîtrise de notre domination

de la terre, mais sur la base de la reconnaissance de notre dépendance à la nature et de notre responsabilité vis-à-vis du vivant. Toutefois, un tel projet nécessite de ne pas sous-estimer les pesanteurs humaines et sociales contenues dans le débat démocratique lui-même. Car, au-delà des intentions égalitaires et des structures formelles de participation, l'expérience du débat est une scène conflictuelle où les rapports humains passent par une succession d'ajustements mutuels, qui sont toujours à resituer dans le jeu des pouvoirs et des alliances. Il oblige, également, à renoncer à l'illusion d'un développement infini et illimité. Or, force est de constater que notre aptitude à l'autolimitation est loin d'être acquise. Il nous suffit d'évoquer la résistance à la mise en place de régulations, la négation des transformations (« peak oil », changement climatique...), le refus de toute réglementation comme entrave au développement. Ce refus des limites trouve son illustration dans le dévoiement de certaines démarches qui aboutissent à vider les règles de droit de leur sens au profit d'une régulation orientée vers la seule valeur de l'efficacité.

Par ailleurs, bien que les façons de produire et de consommer de l'Occident ne peuvent être étendues à toute la planète, nombreux sont ceux qui préfèrent considérer que l'augmentation indéfinie de la production et de la consommation est nécessaire au développement de tous, en rêvant toujours de modernité conquérante et de moyens techniques libérateurs. Cette conviction survit au démenti de l'expérience, laissant se déployer une pensée dont la formule célèbre du psychanalyste Octave Mannoni : « Je sais bien mais quand même » montre ce double processus d'une perception de la réalité et de son désaveu. À cela s'ajoutent

des effets d'idéalisation qui conduisent à penser que la croissance contient les moyens de pallier les dommages qu'elle produit, et que toute détérioration des ressources naturelles trouvera *forcément*, par des effets «autocicatrisants» (Polyani), sa réplique dans de nouveaux aménagements technologiques.

Comment sortir de cette croyance dans la marche irrésistible du progrès et de l'idéalisation de la toute maîtrise rationnelle? L'auteur nous encourage à accepter l'incomplétude et l'incertitude des savoirs scientifiques. Il défend une rationalité autocritique qui permet de percevoir nos carences et nos illusions et de sortir d'une pensée trop mécaniste. C'est sur la voie d'une pensée utopique qu'il nous conduit, mais une utopie qui prend la forme de l'épreuve, du tâtonnement, de l'ajustement, de l'indéterminé pour trouver «des façons à la fois socialement utiles et écologiquement prudentes de la mise en valeur des ressources naturelles» (Sachs). Ainsi en est-il du développement d'un projet à l'échelle de l'Europe. L'auteur postule que la capacité à formuler un dessein de transformation à dimension planétaire pourrait rejoindre les aspirations d'Européens rendus sceptiques par les décisions trop exclusivement économiques de ses représentants. Non pas une Europe moralisatrice qui montrerait le chemin, mais une Europe consciente de ses manques et des problèmes qu'elle a contribué à créer pour elle-même et pour les autres; une Europe qui pourrait apporter sa contribution en se fondant sur la diversité de ses membres et la communauté de ses atouts intellectuels, scientifiques et culturels.

Le lecteur approche, par cet ouvrage, les différentes questions soulevées dans leur profondeur historique. Il trouve des repères dans les connaissances mises à sa disposition pour interpréter la complexité actuelle, à partir d'une mise en relation de registres trop souvent cloisonnés.

Sommes-nous capables de nous détacher d'une relation purement utilitariste avec la nature ? Sommes-nous prêts à laisser respirer la terre et à trouver les moyens d'une cohabitation soutenable avec la planète ?

Ce citoyen, que nous sommes, auquel s'adresse Michel Dubois, n'est pas un individu pris en otage dans un réquisitoire ou placé au cœur d'une polémique dont il se sentirait exclu ; il est sujet réflexif, convié par un « biologiste-conteur » à renouer avec une planète qui est aussi un univers métaphorique et sensible.

Dans son livre *Cinq méditations sur la beauté*, François Cheng imagine une conversation entre un scientifique de culture occidentale et un lettré chinois imprégné de culture taoïste. Celui-ci ayant parlé en poète de la beauté de la montagne, s'entend répondre par son interlocuteur : « La montagne que tu as tant aimée n'était à l'origine qu'un accident de terrain causé par le mouvement tellurique. L'Himalaya dont tu dis qu'il inspire une vénération sacrée, résulte du choc terrible des continents à la dérive. » À quoi le lettré répond : « Je vois la chose autrement. Je crois au souffle qui anime le mouvement tellurique ; et je sais gré à ce souffle de ne pas avoir laissé la terre plate et lisse comme une planche... Je lui sais gré d'avoir suscité la montagne qui porte haut la vie... »

D'un côté, la réduction du réel à ce qui peut en être expliqué pour être maîtrisé (la montagne n'est que... le produit d'une cause...) effaçant la subjectivité du regardant ; de l'autre, la sensibilité à la beauté des choses, la présence à soi, l'accès à la reconnaissance (« je sais gré »...).

C'est aussi par le recours aux récits et aux métaphores qui spécifient l'humain que les sociétés s'affrontent à la limite, à la finitude.

Annie-Charlotte GIUST-OLLIVIER,
directrice du Centre ESTA
(Centre d'études psychosociologiques
et travaux de recherche appliquée)

*À mes fils, Grégoire, Vital, Raphaël,
et à tous les jeunes qui auront à transformer ce monde
avec et malgré le legs de leurs parents.*